

MARIE-ANNE LE COR (1898- 1981)

Portrait de Marie-Anne à partir des témoignages de celles et ceux qui l'ont connue

Si vous avez habité Plounez ou les environs avant 1981, vous avez « forcément », un jour ou l'autre, vu ou entendu, voire côtoyé Maïañ C'hour (Marie-Anne Le Cor). Ou, à défaut, entendu parler d'elle. Marie-Anne Le Cor était devenue, de son vivant, une célébrité locale, et même régionale. On la connaissait surtout comme la « petite marchande de crêpes », mais elle était tellement plus que ça ! Ses crêpes, gaufres, beignets étaient bien sûr son gagne-pain, mais aussi sa monnaie d'échange ou son sésame ou son merci.



Marie-Anne Le Cor en 1978



Marie-Anne devant sa maison

Maïañ était présente partout, rendant service sur service, sourde à toute autorité (d'autant plus que son appareil auditif restait au fond de sa poche), mais assez autoritaire elle-même

A la suite d'un « appel à témoins » lancé par *Bevan e Plounez* et relayé par *la Presse d'Armor*, plusieurs récits, souvenirs, anecdotes ont été recueillis et permettent de brosser un portrait de Marie-Anne qui nous la rend attachante et, espérons-le, inoubliable.

* *

*

Commençons par ce double hommage que lui rendent Maryvonne puis Alain qui l'ont bien connue.

Souvenirs de Marianne LE COR par Maryvonne Dumont (Gourhan)

« Mes premiers souvenirs datent de 1954, nous habitons Le Havre mais mes parents ayant gardé leur maison de Paimpol, Marianne venait l'été jardiner de temps en temps.



Maryvonne en costume de Paimpolaise

N'étant pas attirée par le jardinage, j'avoue ne pas avoir de grands souvenirs de ses conseils, mais ce qui me fascinait tout le temps c'était après avoir dîné avec nous, elle prenait le journal ouest France et se mettait à le lire tout fort commentant tous les articles et d'une voix forte car malheureusement elle commençait à moins bien entendre .

Cela prolongeait la soirée et quand elle s'endormait en essayant de lire, elle se mettait brutalement debout et refusant d'être reconduite prenait sa carriole et rentrait à pieds.

Une fois elle m'avait invité avec la famille Catho chez elle et m'avait habillée en bretonne jupe noire chemisier blanc châle noir et coiffe paimpolaise j'avais neuf ans, qu'elle fierté d'être dans la prairie qui jouxtait sa maison avec bien sûr le privilège de déguster ses excellentes crêpes et gaufres et dans sa petite maison si propre dont la table était décorée d'une nappe en dentelle blanche.

Nous étions transportés dans un autre temps grâce à Marianne.

Elle était très croyante et vouait une dévotion sans borne à Ste Anne puisqu'elle allait chaque année de Paimpol à Sainte-Anne d'Auray à pieds avec tout son matériel pour faire

des crêpes ; heureusement elle avait fait connaissance avec des cultivateurs qui l'hébergeaient et bien sûr pour les remercier elle leur offrait des crêpes.

Son métier de jardinière ne lui rapportait pas un grand pécule, un jour que je lui demandais pourquoi elle ne faisait pas autre chose (j'avais 10 ans !) elle me répondit qu'elle aurait voulu être bonne sœur mais comme elle devait s'occuper de sa fratrie, elle avait fait le vœu de pauvreté et elle a bien mis en application cette attitude tout au long de sa vie.

Je me souviens d'une autre anecdote : j'avais de gros problème de santé et il fallait m'opérer, le chirurgien n'ayant pas caché à mes parents les gros risques que j'encourrais. Marianne était au courant de tout cela. L'opération se passe bien au Havre et je viens avec ma maman me reposer à Paimpol. J'avais 10 ans.

Un matin alors que j'étais au lit j'entends Marianne monter l'escalier en criant : La miraculée de Ste ANNE, La miraculée de Ste ANNE...

Je panique et me demande de qui il s'agit, comme je suis seule à l'étage je comprends vite que je suis concernée, je me lève et apprends que Marianne était allée à pieds à Ste Anne d'Auray en pèlerinage pour moi pour supplier St Anne de me sauver.

Que dire d'une telle attention si ce n'est l'attitude d'une femme extraordinaire, dévouée et pieuse.

Un jour mes parents apprennent que Marianne ne va plus avoir de logement, comme dans notre jardin il y a une petite maison en brique avec chauffage et eau il la propose gratuitement à Marianne qui s'y installe. Mes parents qui demeuraient toujours au Havre ne revenaient pas à Paimpol l'hiver et croyaient Marianne bien au chaud !

Un jour ils apprennent qu'elle avait quitté la maison chauffée pour s'installer dormir dans le poulailler, vide bien sûr, mais plus que rudimentaire et froid ! Tellement bouleversés par cette

attitude ma mère accoure et apprends de Marianne que c'était pour faire pénitence qu'elle avait fait cela !

Mes parents inquiets du quand dira-t-on si ces conditions de logement étaient découvertes lui demandèrent de se trouver un autre logis.

Bien des années plus tard revenant habiter à Paimpol avec mon mari, je retrouve Marianne inchangée avec ses crêpes mais surtout son charisme et il faut le reconnaître son extravagance.

J'ai toujours pensé que Marianne Le COR appartenait à la catégorie des femmes hors du commun qui se donnaient une ligne de conduite et ne déviait pas. Merci Marianne pour tes fantaisies, pour tes obstinations dans l'organisation du jardinage et surtout ta bonté.

Souvenirs de Marianne LE COR par Alain Dumont

Une petite femme, habillée de noir, avec sabots et chaussons, et sur la tête une petite coiffe blanche, parfaitement amidonnée, qui illumine son visage. L'œil est vif, la démarche alerte, et la volonté indestructible. Sa bonté fait d'elle une bienheureuse.

Deux à trois fois par mois, elle vient à la maison, à Kergicquel. A son arrivée vers huit heures, Grand Mère lui sert un café et du pain. Le programme de la journée est mis en place. Aujourd'hui, sera-t-elle jardinière, ménagère, berlingotière ?

Au jardin potager, elle passe beaucoup de temps. Elle bêche, taille, ratisse, plante et sème. Il faut « TURIER » la terre. Elle m'autorise à semer des haricots verts dans les sillons creusés par elle. Elle me donne un petit bâton de vingt cinq centimètres qui me permet de respecter la distance entre chaque petit poquet de cinq à six graines. Je sème, respectueux des règles, sous son œil... Après le dîner, elle souhaite lire le journal. Grand-Mère le lui donne. Marianne s'endort... Elle reprend la route à son réveil. Il fait presque nuit...



Marie-Anne dans sa cuisine

Dans la maison, elle fait un peu de ménage. Elle encaustique le plancher des chambres et de la grande salle à sa manière. Un jour, de retour à la maison avec ma grand-mère, surprise... Marianne nous montre son travail : « j'ai passé de l'huile de lin sur la rampe d'escalier ! ». C'est une réussite, pendant plusieurs semaines la rampe est poisseuse, j'y laisse des poils de laine de mon pull...

Un jour de marché, nous descendons tous en ville. Marianne est là. Pour nous faire plaisir, elle

se met à fabriquer des berlingots. Quand nous rentrons...elle a débarrassé les objets trônant sur le dessus d'une desserte en marbre et coupe au couteau les gros fils de sucre en petits morceaux. Sur le marbre, les berlingots refroidissent plus vite. Je revois les yeux noirs de ma grand-mère...

Tous les ans elle nous invite dans sa maison de Kergroas. Dans la cuisine, l'odeur de beurre parfume la pièce. A notre arrivée, ma sœur et mes deux cousines sont habillées en bretonnes par

elle. Elles étaient superbes dans leurs costumes, avec tabliers brodés, châles noirs et coiffes. Ainsi vêtues, nous passons à table. Au menu des crêpes, que des crêpes, accompagnées de sucre et confiture. Après le repas nous jouons dans la prairie. Tout se passe dans la joie grâce à la gentillesse et la disponibilité de Marianne. Belle journée !!!

Sa piété envers Sainte Anne est incommensurable. Ne part-elle pas à pieds de chez elle à Sainte Anne d'Auray, poussant son vieux landau chargé du matériel pour faire des crêpes. Elle s'arrête sur le chemin chez des pauvres qu'elle nourrit. Dans la basilique elle prie pour nous tous.



Image de Sainte Anne



Image de Yves Nicolazick

A son retour elle me donne une image pieuse de Sainte Anne et une médaille. Elle à aussi une grande dévotion pour Saint Nicolazick.

Marianne m'a marqué par sa gentillesse, sa générosité, sa bonté, son humilité et sa sainteté.
Merci Marianne.

* *
*

Marie-Anne parle de son enfance

Marianne parlait volontiers de son enfance et de sa vie en général. Voici quelques souvenirs recueillis lors d'entretiens avec elle dans les années 70 et 80.

Lorsque le père qui était laboureur décède, encore jeune (35 ans), son épouse (née Marie Alain) se retrouve seule avec 5 enfants âgés de 11 à 1 an. Commence alors pour la famille une existence de grande pauvreté. Marie-Anne, du haut de ses 10 ans, va seconder sa mère, s'occuper de la fratrie et essayer de gagner un peu d'argent. Elle s'embauche comme journalière et peine chez

les autres. Puis, à 12 ans, elle se place au service de personnes âgées ou de familles plus aisées pour l'entretien régulier d'intérieurs et de jardinage. La mère, toujours aidée de sa fille, est chaisière à l'église. Cet emploi est d'un petit rapport, mais offre l'avantage de pouvoir tenir, à l'intérieur même de l'édifice à l'issue du pardon ou de grandes fêtes, un étal recouvert de médailles, images pieuses, chapelets, statuettes et d'autres objets de piété qu'elle vend. A l'occasion des mariages, les invités sont invités à acheter des fleurs en papier, des rubans etc. confectionnés par Marie-Anne et sa mère.

Le souvenir d'enfance le plus cruel pour Marie-Anne fut d'entendre, un soir, sa voisine lui refuser à crédit, un peu de lait pour ses frères et sœurs. Racontant l'histoire, Marie-Anne, toujours sous le coup d'une indignation restée intacte après 70 ans, s'écrie soudain « *la maudite garce !* », avant d'ajouter, toute confuse, un « *Dieu la bénisse !* » plus conforme à la charité chrétienne.

La fin de cette existence précaire pour la famille arriva le jour où un vieillard dont elle s'occupait, lui légua sa vache. Dès lors, il y eut du lait et du beurre à la maison. Marie-Anne pouvait désormais commencer sa carrière de crêpière sans abandonner pour autant ses autres occupations.

Souvenirs et témoignages

Elle jardinait, jardinait, jardinait :

L'une de ses principales sources de revenus, c'était l'entretien des jardins de particuliers. Mme Le Goaster de Kerloury se souvient que lorsqu'elle était sa voisine à Pen-Vern, Marie-Anne entretenait plusieurs jardins particuliers qui devenaient des extensions de son propre petit jardin près de sa maison. Dans toutes ces jardins, comme dans le sien donc, il y avait « *des chrysanthèmes, des asters, des pivoines, des arums, des fleurs anciennes et Marie-Anne savait bien l'époque des plantations et la taille aussi. Elle aimait jardiner, faire des boutures. Elle récupérait en allant chez des gens aisés. C'était une brave femme, elle vivait sobrement, ne buvait que de l'eau et du lait ribot, mais elle me régala de ses beignets.* »

"Elle habitait, à Kerano en Plounez près du Quinic qui, quelquefois débordait. Sa maison était rustique, avec un sol en terre battue comme dans bien des maisons de l'époque, précise Elizabeth L'Haridon. Elle avait aménagé dans sa cour une grotte de verdure



Marie-Anne devant sa grotte

abritant une statue de sainte Anne d'Auray qu'elle visitait chaque jour et qu'elle ornait de bouquets de fleurs coupées. Elle ne manquait pas de nous faire rendre visite à sa « grotte » pour y dire une prière. »

Son autre jardin était le cimetière autour de l'église : elle désherbaït les allées, entretenait les tombes en manque de fleurs (surtout celles des indigents où elle pouvait donner libre cours à son art) et là encore, elle plantait, bouturait, marcottait, taillait, transplantait de tombes en jardins particuliers et de jardins particuliers en tombes.

Yvon Connan, du bourg de Plounez, raconte avec humour comment le jardinage -et dans une certaine mesure- la surdité ont pu faciliter l' « entente » entre sa tante et Marie-Anne : « *Marianne Le Cor ou plutôt Maïannek était une femme de toute main. Marie Henry commerçante retrait e au bourg de Plounez, de 7 ans son a n e, lui faisait régulièrement confiance pour des travaux de jardinage ou de décoration.*

Marie Henry passait pour une femme de caractère, (certains la surnommaient le petit caporal) et avait des convictions politiques bien arr t es. Son père était un républicain affirmé qui avait fait le choix de l' cole laïque pour ses trois filles. Célibataire, elle vivait dans le culte de ce père à la grande droiture et qui devait beaucoup à la République. Marie, Tan-ni, comme nous l'appelions ne manquait pas de rappeler son engagement " Je suis Rrrr publicaine" proclamait-elle si la conversation prenait un tour politique. Il arrivait aussi qu'à la fin de certains repas de famille, elle cède à l'invitation de chanter l'Internationale.

Ce contraste avec Maïannek la dévote ne gênait en rien leur complicité. Maïannek dirigeait les opérations et Tan-ni lui apportait son aide.

Les séances de travail étaient entrecoup es de pauses comme l'incontournable collationner où le quiproquo s'invitait plus souvent qu'à son tour du fait de la surdité de Maïannek. Enfant, je me souviens de savourer ces secondes pendant lesquelles les deux femmes poursuivaient chacune sur le fil de sa pens e avant que l'une d'elles ne s'aperçoive de la méprise.

L'image que je garderai toujours est celle de Maïannek et Tan-ni sous une grosse averse, dans le jardin, tremp es comme des soupes, finissant consciencieusement d'arroser les plates bandes fraîchement sem es. »

Elle encaustiquait, encaustiquait, encaustiquait.

On l'a vue à l'oeuvre chez les parents d'Alain. Jeanne Gourvennec, n e Kerambrun se souvient que chez sa tante « Tinek », une commerçante du bourg, quand le moment du grand ménage de printemps arrivait, l'occupante était littéralement chass e de sa salle et devait s'installer dans une autre pièce. Marie-Anne,  quip e d'un escabeau et de tout le matériel nécessaire, s'emparait des meubles, les nettoyait -les d capait si besoin- et les re-cirait. Tout y passait, bibelots, cuivres, vitres.  a prenait le temps qu'il fallait.

Elisabeth l'Haridon se souvient : « *Dans les années 50, Maïan faisait parfois le ménage chez mes oncles et tantes de Penvern. Un jour elle a même failli être  cras e par une armoire qu'elle nettoyait, heureusement que le bois d'un lit l'avait retenue, seule la glace avait été bris e !* » A l' glise, elle dirigeait le balayage du sol, l'entretien des meubles et le fleurissement des autels. Outre les bouquets offerts par les paroissiens, Marie-Anne puisait dans « ses » jardins.... Peu d'initiative était laiss e aux aides! Quant à l'entretien du mobilier : tout était encaustiqu . On racontait dans la famille d'Elisabeth qu'avec Marie-Anne, « *les stalles et la chaire étaient particulièrement bien engrais es* ». On précisait même que les mains et les manches de plus d'un prédicateur montant en chaire auraient bénéficié des largesses de Marie-Anne !

Quand un jour elle fut  cart e de la direction des opérations à l' glise par une personne au fort tempérament, Marie-Anne poursuivit l'usurpatrice d'une rancune tenace. Rien ne trouvait grâce à ses yeux, ni les bouquets, mal composés ni l'entretien qui n'était ni fait ni à faire, ni les bénévoles. « *Ah, se désolait-elle, on a tué la vache, mais on n'a pas dressé les génisses ! Tout le monde voit bien que c'était mieux avec Marie-Anne.* »

Elle faisait des crêpes, des gaufres, des crêpes, des gaufres...

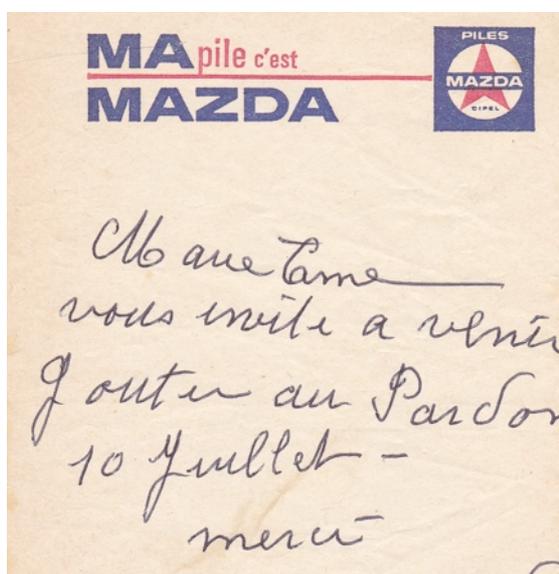


C'est comme crêpière qu'elle était le plus connue. Sur son « bilig », chez elle aussi bien qu'à l'extérieur, elle en a étalé de la pâte à crêpe !

Des milliers de crêpes sucrées et des milliers de crêpes salées. Vendues, mais aussi données, offertes. Elle ne demandait rien en retour, mais sa générosité était contagieuse et elle se plaisait à répéter « *Aluzon diwar aluzon a lak n'Otro Doue da wherziñ.* » (aumône sur aumône fait rire le Bon Dieu).

La veille d'un pardon, d'une kermesse, d'une fête locale ou d'un rassemblement possible, elle prenait de l'avance et préparait des piles de crêpes soigneusement enveloppées. Le matin venu, au moment de partir, elle installait son matériel dans sa poussette, mettait sa coiffe, faisait son signe de croix et sortait en récitant le rituel « *Doué rok ha me warlec'h* » (Dieu devant et moi derrière). Un jour, on lui montra une photo d'elle sur la couverture d'un guide touristique. Elle se rappelait très bien avoir été photographiée par un vacancier : c'était à l'embarcadère

de l'Arcouest où elle s'était installée pour vendre ses crêpes. Non sans une certaine fierté elle déclara : « *Les gens sont fiers [heureux] de voir Marie-Anne, une vraie bretonne avec sa coiffe, et ils prennent des photos de Marie-Anne pour montrer partout.* »



Si Marie-Anne recevait, le repas était connu, sauf rare exception. Et pas question de refuser. On raconte l'histoire de cet invité, incapable de sortir du banc collé contre le mur, qui fut obligé de glisser les dernières crêpes dans des poches de sa veste où elles restèrent jusqu'au lendemain.

L'occupation allemande n'empêcha pas Marie-Anne de préparer ses crêpes. Elle vivait dans une petite maison avec une fenêtre donnant sur la route, non

loin du camp allemand. Un soir qu'elle faisait des crêpes, la lumière s'éteignit soudain ! Marie-Anne, qui était sourde, n'avait pas entendu les sommations d'une patrouille allemande : une balle bien ajustée depuis la route, passant par la fenêtre (ouverte et non aveuglée) avait eu raison de la lampe. Le lendemain, ce sont ses voisins qui, voyant les éclats de verre par terre, lui expliquèrent ce qu'il s'était passé.

Après la Libération, on organisa dans le parc du château de Kerraoul une grande kermesse paroissiale qui attira une foule de Paimpolais et de Plounéziens. Marie-Anne tenait « son » stand. Henry Le Moullec se souvient de la scène : « *Il y avait les stands classiques mais les restrictions alimentaires étaient encore là et les comptoirs à nourriture avaient la vedette. Je garde encore cette image de Marie-Anne le Cor, seule avec sa galetière, qui n'avait pas le temps d'étaler sa pâte ni de la laisser cuire suffisamment de temps, si bien qu'elle servait des crêpes d'un demi-centimètre d'épaisseur, coupées en tranches et pâteuses.* »

Elle animait, chantait, contait...

En toutes occasions, Marie-Anne aimait raconter, divertir, chanter. Elle tenait de sa mère des chansons bretonnes et françaises qu'elle entonnait sans se faire prier. Parmi ses chansons favorites, il y avait « *An div blac'h a Tonkedeg* », « *Ar mezhier mechant* », « *Daero ur vamm* ». Elle avait aussi un répertoire de cantiques (et de prières) pour toutes les circonstances, toutes les cérémonies et toutes les fêtes.

Elle était la mémoire de Plounez et ses récits étaient émaillés d'anecdotes qu'elle était peut-être la seule à savoir encore, comme l'origine légendaire du Pardon de Plounez, ou « *le vol à la fontaine Saint-Yves* » sur les bords du Trieux, fontaine dont l'eau passait pour guérir les furoncles et où l'on déposait quelques sous près de la statue du saint : « *Auguste Gonidec qui tenait ferme à côté a voulu boire un petit coup, racontait-elle, et il avait pris tout l'argent qui était sous le saint puis pour le lendemain il avait au moins une vingtaine [de furoncles] à la gorge, aux pieds, partout. Alors il est allé dire à sa mère « Oh là là, j'ai eu pour mes cinq sous » « Ah! çà, disait sa mère, faut être guignol pour aller prendre l'argent du saint qui guérit les furoncles et toi, tu es allé en acheter ! »* (Ce récit ainsi que « *An div plac'h a Tonkedeg* » peuvent être écoutés en page “dossiers” du site.)

Marie-Anne avait un rire contagieux : elle racontait avec humour aussi bien ses petites misères (comme le jour où tournant sur elle-même lors d'un spectacle, elle s'était affalée sur la scène) que les petits travers des uns ou des autres : elle se souvenait de cette « *vieille, vieille, voisine qui voulait mettre du français dans ses phrases et se plaignait de « l'humilité » du mur de sa maison (pour humidité), mais aimait plus que tout la lubricité chez elle.* » (pour électricité). Et ça la faisait rire, et, comme elle était sourde, elle préférait répéter, en boucle, ses histoires plutôt que de rester à l'écart des conversations.

Elle priait, priait, priait

La foi de Marie-Anne était une foi de granit ! Elle aurait voulu être religieuse. Les circonstances en décidèrent autrement. Sa piété n'était pas démonstrative, mais vécue dans la ferveur et la fidélité. Elle était attachée à son chapelet comme elle l'était à sa coiffe et à sa langue bretonne. Enfant, elle avait lu le *Buhez ar Zent* (la vie des saints) et entendu les légendes locales. Elle connaissait ses prières aussi bien en français qu'en breton ou en latin. En toute occasion, elle distribuait médailles religieuses, images saintes et petits missels dont elle semblait avoir une réserve inépuisable.

Le miracle était naturel pour elle, voire attendu : saint Yves, sainte Anne, la Vierge et les saints ne pouvaient pas ne pas l'écouter ! Combien de guérisons et de grâces n'a-t-elle pas obtenues, surtout pour les autres. Un jeune, proche de sa famille, obtient un jour un emploi à Tréguier ; cela ne pouvait être qu'en réponse aux prières de Marie-Anne à saint Yves pour que le grand saint garde le jeune homme près de lui. Autre témoignage de Jacques Dervilly : « *Roulant un jour vers Kerfot, je reconnais Marie-Anne qui avance sur la route avec sa poussette. Arrivé à sa hauteur, je m'arrête ; elle me regarde en souriant et dit simplement : « Marie-Anne disait son chapelet pour que tu viennes la prendre, mais tu as été un peu long à arriver. »* Déjà âgée et marquée par la fatigue, Marie-Anne se rendait ce jour-là au delà de Kerfot faire une visite mortuaire.

Si Marie-Anne arrivait tard et épuisée là où elle était attendue, jamais elle n'admettait être allée au-delà de ses forces : « *C'est le Diable*, dit-elle un jour à Yves Le Marec, *c'est le Diable qui me tirait en arrière par mes vêtements pour m'empêcher d'avancer* » ou, selon un autre témoignage, c'était encore le Diable qui, en chemin, mettait des obstacles en travers des roues de sa poussette.

Sa dévotion pour sainte Anne et pour saint Yves débordait d'amour et de confiance. Elle se rendait à pied à toutes les « Saint-Yves » où elle arrivait dès la veille ; aussi longtemps qu'elle le put, elle dormait dans l'église même de Minihiy-Tréguier et revenait le lendemain après avoir assisté à tous les offices.



Marie-Anne au pardon de Tréguier

Écoutons maintenant Marie-Anne parler elle-même de ses pèlerinages à Sainte-Anne d'Auray : « *Je suis allée vingt fois à Sainte-Anne d'Auray. Dix fois aller-retour à pied¹ et dix fois avec un peu de « stop » (auto-stop)... En chemin, je dormais où la nuit me trouvait et je mangeais ce qu'on me donnait. Je me souviens d'une année de grande chaleur, je n'avais trouvé que 3 gouttes d'eau pourrie dans un rocher et quelques figues devant une maison. Je dormais 3 heures entre deux bottes de paille avant de repartir. Une année j'étais très malade (j'avais un kyste d'un kilo) et je devais être opérée mais j'étais partie à pied à Sainte-Anne. J'avais fait des syncopes en chemin. On me relevait et je repartais. Au retour, j'avais trouvé 4 religieuses qui m'avaient donné des patates. Je les ai mangées en route et je buvais de l'eau ramenée de Sainte-Anne. Au retour, le docteur dit qu'il fallait m'opérer. Je lui ai dit « Monseigneur, (sic), Monsieur le Directeur, (re sic) je sais bien que si je ne suis pas opérée, je vais mourir et si je suis opérée, sûrement que je serai aussi. Puis mon cœur s'est amélioré et j'ai été opérée. Voilà. » (Entretien enregistré en 1978). Sainte Anne l'avait guérie.*

Une année, au pardon de Sainte-Anne d'Auray, l'évêque de Vannes, Mgr Le Bellec, natif de Ploubazlanec, était en train d'accueillir officiellement la foule des pèlerins quand il reconnaît à sa coiffe du Trégor-Goëlo, là devant lui, à quelques mètres, Marie-Anne. Alors il s'interrompt et

¹ En vraie pèlerine, Marie-Anne effectuait la dernière étape de son chemin en gardant un silence complet et dans un esprit de pénitence qui lui faisait refuser toute aide. Cette façon de faire était fréquente autrefois.



Marie-Anne pique-niquant avec son voisin Robert Richard à Sainte-Anne d'Auray en 1973

adresse à sa compatriote un chaleureux « *Deuet out amañ ivez, Maiañ* » (Tu es venue aussi, Marie-Anne) que, sourde, elle fut peut-être la seule à ne pas entendre. (Témoignage de M. l'abbé Louis Henry, juillet 2018).

Elle assura plusieurs années les veillées pour les défunts. Irénée Gourhan se souvient de l'entendre enchaîner prières, cantiques et répéter des « *Jézus, gwalc'het ma ine* » (*Jésus, lavez mon âme*) sans fin lors du décès de son père.

Le chapelet que Marie-Anne égrenait pouvait avoir une utilité purement profane : un jour, des paroissiens s'étaient étonnés de la précision avec laquelle elle pouvait évaluer le nombre de participants à certaines cérémonies. « *C'est simple*, avait-elle déclaré à Madame Renan de Landouézec, *Marie-Anne s'assoit à la grand'porte de l'église, et elle compte un grain de chapelet pour dix personnes qui passent.* »

Autres anecdotes

Évoquer Marianne, c'est faire remonter en mémoire tout un tas d'anecdotes. En voici encore quelques autres, pêle-mêle :

Elle aimait s'entourer d'enfants. Dans le grenier de sa petite maison de Kergroas, elle avait aménagé un « vestiaire », c'est à dire un entassement de vêtements de toutes sortes, plus ou



moins pliés, y compris des costumes bretons ; il y avait un choix très large de chapeaux, coiffes, châles et les enfants étaient invités à s'habiller selon leur goût et fantaisie. Puis Marianne s'arrangeait pour conduire sa petite troupe devant sa grotte de Sainte-Anne le temps d'une petite prière puis réunissait tout le monde pour un repas de crêpes, gaufres ou beignets. Pour que le souvenir de la fête reste, elle demandait à un photographe de passer.

Marie-Thérèse Carriou rit encore en racontant l'histoire du dentier de Marie-Anne : « C'était à l'occasion d'un repas de fin de battages. Dans la pièce à côté, Marie-Anne est en train de préparer le repas dans une grande marmite quand on entend un grand cri. Tout le monde se précipite. Marie-Anne vient de laisser tomber son dentier dans le grand récipient et elle essaie de le récupérer avec la louche. Quand elle le fait remonter, elle le remet en place et, le plus simplement du monde, renvoie tout le monde à table et, la louche en main, déclare qu'elle va servir la soupe. »

Annie Dervilly raconte l'histoire suivante : « Pendant la seconde guerre mondiale, à son retour de Silésie, mon père, Romain Conan, est nommé gendarme à Châtelaudren. Un jour on avertit la brigade qu'une femme faisant du trafic et du marché noir, se dirige vers le bois de Beauchamp en Plélo. Deux gendarmes, dont mon père, s'y rendent en vélo. Postés à un carrefour, la nuit étant tombée, ils devinent une silhouette de femme poussant un landau, qui marche en plein milieu de la route. Lorsqu'elle arrive à leur niveau, ils braquent une lampe de poche sur son visage et là, stupéfait, mon père reconnaît Marianne, originaire de Kéridy comme lui ! Il la sait incapable du moindre trafic, fait tout de même une rapide inspection par rapport à son collègue et la laisse repartir. Où allait-elle ? D'où venait-elle ? »

L'un des effets du choc pétrolier de 1973 fut la prise de conscience de la nécessité de faire des économies à tous les niveaux. C'est ainsi que le gouvernement demanda aux particuliers de consommer moins d'électricité. Marie-Anne, qui lisait le journal de A à Z, eut connaissance de cette mesure ; aussitôt, elle fit changer l'ampoule de « 16 bougies » (environ (55 watts) qui éclairait à peine la pièce unique où elle vivait pour une autre ampoule de « 10 bougies » seulement (environ 35 watts). Si chaque Français, à son niveau, en avait fait autant...



Lors d'une fête des vieux métiers à Plounez en 1978, un homme montrait à un petit groupe de personnes comment aiguiser une faucille. Il s'appliquait à sa tâche et, tenant fermement la faucille d'une main, passait et repassait de l'autre main la pierre à aiguiser sur la lame. Arrive Marie-Anne, qui observe la scène un certain temps. Bientôt, n'y tenant plus, elle pose son sac par terre, s'empare de la faucille et de la pierre, puis joignant le geste à la parole se met à affûter la lame sous le regard du pauvre homme à la fois surpris, décontenancé mais amusé. L'ami Yves était là avec son appareil photo.

En guise de conclusion : la rencontre

Effectuant seul le Tro-Breiz en 1962, un prêtre est sur la route qui mène à Sainte-Anne d'Auray. Dans un livre de souvenirs, écrits trente ans plus tard, il relate une rencontre qui l'a marqué. Mais lisez plutôt :

« Passé le bourg de Béléan, j'aperçois, au loin sur la route, une silhouette particulière qui m'intrigue. « Un vrai pèlerin, me dis-je, le premier depuis le départ.

Approchant du personnage, je découvre une femme, toute vêtue de noir. Sans âge, elle se courbe sur la poignée d'une poussette chargée de hardes avec laquelle elle semble faire corps. Le pauvre véhicule dont les roues disparates n'ont pas toutes la même dimension, avance en chalo-pant...

Au moment de la doubler, je murmure une parole banale : « Il fait chaud aujourd'hui ! » la femme s'est immobilisée, émettant un faible et plaintif gémissement. Comme on était dans la côte, j'avance un « C'est bien lourd ! », m'apprêtant à l'aider. Vint en réponse un second gémissement .

Cela brisa net ce que je pensais partir d'un bon sentiment. La voix à demi-éteinte me parais-



Marie-Anne se rendant au "pied de Saint-Yves" sur le Quinic à Penvern

sait venir du tréfonds des âges. Que faire ? Rien sans doute. Rien que de ralentir le pas et marcher quelque temps de compagnie sans plus oser mettre la main sur la poignée brinquebalante...

Ayant quitté la femme, je repris mon rythme. Me retournant de loin en loin, je voyais l'ombre, les bras tendus sur la barre de la misérable voiture, s'arrêter tous les dix mètres avant d'atteindre

le sommet. Ainsi, à petits pas, sans doute bien calculés, s'approchait-elle de Sainte-Anne d'Auray dont le pardon s'ouvrait dans quelques jours.

Que faire quand on ne peut rien ? Je l'avoue, cette fois, j'ai un peu moins mal compris l'évangile où il est dit : « Vous aurez toujours des pauvres parmi vous. » À cette heure même, c'était elle, la mendicante de Sainte-Anne qui témoignait, authentique pèlerine plus que le prêtre, de la première béatitude. »

Abbé Y.P. Castel – Le chant du TRO-BREIZ - 1995

Remerciements

Il est impossible de citer toutes les personnes qui ont bien voulu évoquer le souvenir qu'elles gardent de Marie-Anne. Tous les témoignages soulignent son caractère jovial, sa générosité, son ardeur au travail, sa piété, son côté « têtu » aussi. Un merci tout spécial est adressé aux personnes citées dans l'article qui, ayant mieux connu Marie-Anne, ont confié des souvenirs personnels .

Photos : Merci à Annick Henry, à Jean-Pierre Le Hégarat et à sa sœur Marie-Lou (épouse Le Bleiz) pour les photos de Marie-Anne en compagnie d'enfants costumés ; à Maryvonne Dumont-Gourhan pour les photos N/B de fillettes costumées en bretonne.

Photo N/B de Marie-Anne dans sa cuisine et photos d'images pieuses : Alain Dumont .

Photo N/B de Marie-Anne aiguisant une faucille : Yves Loisel.

Photo de Marie-Anne sur une couverture de livre : auteur inconnu.

Autres photos : Jacques Dervilly .

Et merci à Yvon Connan pour la mise en ligne de ce portrait et son illustration visuelle et sonore .

J.D. 2018-2019